

LE PHUN THÉÂTRE



Les Gûmes

Les Gûmes

Les Gûmes forment une société particulière, secrètement installée dans les parcs et jardins publics. Les personnages qui la peuplent ont choisi de s'immiscer profondément dans le règne végétal, ce sont des êtres en pleine mutation, moitié humains, moitié végétaux. Lors de la période de pollinisation, ils entraînent les visiteurs à la découverte de leur métamorphose et dévoilent leur monde poétique et chlorophyllien.



LISBOA AÔUT 2002

Photo Mario



LISBOA AÔUT 2002

Photo Mario

Ce spectacle s'inscrit dans tous les espaces naturels et végétaux publics, urbains ou ruraux : jardins publics, terrains vagues, parcs, champs... Les Gûmes s'installent sur un territoire d'environ un hectare, déterminant un parcours entre 6 espaces de jeu habités. Ce territoire est balisé par diverses constructions (le Biotûpe, le Trû de Nûmus), aménagements (Romáin Dû-bois, Grand Pûr, l'ancien villûge...) et plantations : 1500 pieds de tournesols en fleur balisent le cheminement, comme des points d'or semés d'un Gûme à l'autre.

Le Biotûpe

Il s'agit d'une serre entièrement recouverte de bois, mesurant 16 mètres de long sur 7 de large, 5 m de hauteur, stabilisée sur un terrain meuble et plat. Le biotûpe contient la somme des connaissances physiologiques et philosophiques sur la vie, l'amour et la mort chez les Gûmes.



PARIS SEPTEMBRE 2000

Photo Ch. Raynaud Delage

Introduits dans «la boîte à secrets» par groupes de 25 personnes, les invités découvrent les différentes phases de l'existence végétale, en traversant par étapes, trois univers distincts.

La Nûrserie

Dans l'intimité de la serre, on assiste, ému, à la naissance et à l'éducation des jeunes pousses.



Artichaude

Dans son pûp-show végétal, Artichaude nous fait ressentir l'érotisme torride des fleurs.

Le Cimetière des flûrs

Rosie Maûve accompagne les fleurs coupées dans la mort, et veille avec compassion à leur repos.



Le Trou de Nûmûs

Sur une imposante tour de rondins de bois, et du haut d'une passerelle circulaire, le public regarde, en contrebas, un personnage, Boulnaze, qui disserte sur les vertus de la décomposition et de la recomposition de l'humus et propose à chacun une réincarnation végétale après la mort. Doux dingue, Boulnaze finit par disparaître mystérieusement dans un puits d'eau.



VALENCIA FEVRIER 2010

Photo Jordi Bover

Grand Pûr

Dans un lieu sacré trône Grand-pûr. Bouturé à son fauteuil, le vieux sage enseigne à une jeune fugueuse -Magnolia- où planter sa graine et l'entraîne dans un voyage initiatique, depuis les entrailles racinaires de l'enbas au là-haut de la canopée. En pleine extase de végétalisation, il finit par se déraciner devant nos yeux.



L'ancienne cité

Dans un sous-bois feuillu, Phylotakis a retrouvé les traces de l'ancienne civilisation Gûme. L'éthnologûme, nous entraîne dans ses découvertes éthno-végétales. Sur son chemin de Compost il nous enseigne la Genèse, les mythes et l'organisation sociale et politique des anciens Gûmes.



VALENCIA FEVRIER 2010

Photo Jordi Bover

L'arbre qui plûre

Tom Pûce est un jeune Gûme, avant il était gardien de but solitaire. Depuis qu'il a rencontré les 1500 arbres du parc, il n'est plus jamais seul, ceux-ci aiment jouer avec lui, et sont tous devenus ses amis. L'un d'eux, son arbre préféré, apprécie les histoires, le théâtre, les tragédies. Sensible, à fleur d'écorce, l'arbre se met à pleurer en écoutant Tom Pûce lui déclamer du Racine, en vert...



VALENCIA FEVRIER 2010

Photo Jordi Bover

Romain Dûbois

Romain Dûbois, le fameux architecte des Gûmes, exprime les fondements architecturaux de la future Cité Végétale. Étant sa démonstration sur sa maquette végétale, il aborde toutes les composantes d'une harmonieuse cité et résout à sa façon, les problèmes de l'urbanisme humain. Mais ce truculent personnage est aussi artiste, sculpteur, décorateur d'intérieur... Bref, un génûe.



VALENCIA FEVRIER 2010

Photo Jordi Bover

Li' Liane

Cette belle plante rayonne dans son jardin aux mille surprises. Elle observe avec humour et bonté les points communs et différences du comportement humain avec celui des légumes de son potager. Malicieuse, elle nous initie à la timidité de la carotte, à la jalousie du chou cabu, à la valse des salades...



TOULOUSE SEPTEMBRE 2001

Photo Jordi Bover

Penser la vie autrement, découvrir d'autres possibles, telle pourrait se résumer l'exigence que s'est donnée le Phun. Depuis dix-huit ans maintenant, la compagnie menée par Phéaille invente des sociétés parallèles qui s'immiscent au cœur des villes, se fondent dans le tissu urbain, ignorant les règles consensuelles pour s'épanouir selon leurs propres logiques organisationnelles.

D'étranges personnages, jardiniers zélés dans *La Vengeance des semis* (1986), égoutiers cachés dans *Les Cent dessous* (1997), créatures végétales dans *Les Gûmes* (2000), nous invitent ainsi à partager leur quotidien, nous murmurent leurs histoires, nous livrent leurs interrogations. Des gens différents, apparemment, un peu bizarres tout de même, surpris dans l'harmonie insolite de leur intimité ordinaire. Et pourtant leurs paroles chuchotent au creux du cœur des questions familières : Comment vivre ensemble ? Que veut dire vivre, aimer, mourir ? Quels sont les choix que l'on peut faire, pour soi, pour les siens, pour les autres, face aux autres ? Qu'est-ce qui est bien ? Sauf qu'eux ont conçu d'autres réponses que celles qui régissent notre modernité convulsive. Une autre voie serait-elle possible ? Leur monde semble tellement vrai, tellement humain...

C'est toute la force des propositions du Phun que de réussir à percer une brèche dans la résignation stagnante à l'ordre établi. Loin d'invectiver le spectateur pour lui asséner des aphorismes croupissants et faussement résolutoires, il préfère l'emmener ailleurs, dans des contrées imaginaires, là où l'utopie peut s'accomplir. Il fabrique des univers singuliers, décalés, qui s'ancrent dans le territoire du quotidien pour mieux le subvertir. Leurs installations plastiques reprennent la syntaxe du milieu urbain tout en la déformant subrepticement, utilisant le présupposé de vérité accordé à ce qui appartient à l'espace commun pour brouiller les frontières entre fiction et réalité.

La scénographie de chaque spectacle est ainsi totalement adaptée à la topographie des lieux et s'incorpore au paysage. La crédibilité des personnages et du lieu, mise en tension avec le cocasse de la situation et l'inhabituel du discours, suscite une ambivalence qui déstabilise le public et l'amène à s'interroger.

Non pas que le Phun cherche à abolir d'emblée le mirage de la représentation. La démarche, alliant humour et poésie, est plus subtile. S'il déluge le spectateur confortablement réfugié dans la passivité de sa position de voyeur, c'est en titillant son désir de le rejoindre. Les personnages-comédiens l'accueillent chez eux, le guident dans cette aventure, lui expliquent le fonctionnement de leur confrérie, nouant une relation de proximité qui tisse un lien de connivence. Une fois entré dans le jeu, chacun devra tresser avec son vécu les éléments, textuels, visuels, poétiques qui lui sont offerts pour écrire sa propre histoire.

Et nous voilà embarqués chez *Les Gûmes*, humains-végétaux qui ont fui le stress de leur environnement bétonné pour se réfugier dans les parcs. Ils y ont construit une communauté idyllique qui retrouve la sérénité épanouissante en observant la nature. Artichaupe, Bamayet, Thétannus, Toumeflûr et autre Rosie-mauve baladent le public dans leur biotope. Dans une langue bucolique et sensuelle, ils parlent d'architecture, d'histoire, d'éducation, de nourriture, de naissance, d'amour, de mort.

Plus qu'un spectacle, le Phun propose une expérience esthétique et sensitive qui éveille la réflexion et ouvre des perspectives. La critique, moins frontale, n'est en pas moins agissante.

Il se passe quelque chose de merveilleux et d'étrange au fort Saint-André. Il faut larguer les amarres, pour sauter à pieds joints dans ce monde caché dans tous les recoins du fort.

Le bonheur est dans le pré... Larguons les amarres, oublions un quotidien parfois contraignant, oublions le temps fugace d'un moment toutes les questions qui tournent en rond dans nos mauvaises têtes, pour sauter à pieds joints, loin des rendez-vous et des "boîtes qui parlent à l'oreille", dans ce monde caché sous des feuilles de chou. Prudents s'abstenir, pour suivre ce petit peuple des fourrés, des jardins secrets, il faut un peu d'audace, des jambes qui bougent encore, une certaine disposition aux rêves, peut-être une main douce à tenir. Et c'est parti !

La compagnie Le Phun (Pour un humour universellement nécessaire) dirigée malicieusement par Phéaille (autrement nommé Philippe Chabry) met le fort Saint-André dans un espace-temps enchanté, enchanteur, merveilleux ! Avec une singulière ingéniosité, toute la petite troupe utilise les coins et les recoins des espaces naturels du fort, des chemins, des escarpements rocheux. Pas de murs pour eux, juste celui que l'on suit comme un fil d'Ariane, le touchant du bout des doigts; pas d'enfermement dans les tours, dans des espaces réduits pour réveiller nos démons familiers. De l'air, de la respiration, du lien entre les voyageurs, de la magie, et un peu de poudre de perlimpinpin.

En suivant ces drôles de personnages venus de ce monde enfoui au ras du sol, de terre odorante et de mottes, ces presque elfes, un peu sorciers, jardiniers extraordinaires, on dirait qu'on rapetisse à vue d'œil, pour se glisser derrière les feuilles, les fleurs enivrantes. Petit à petit, on en oublie qu'on est les "nunains", les pas-gentils, les rustres, destructeurs, impatientes, menteurs; tricheurs, "numains" qui passent leur temps à détrousser les réserves naturelles non seulement de la planète mais de l'endroit où ils vivent, réserve naturelle aussi de l'amour, comme si l'amour était un quelque chose d'acquis pour toujours qu'il ne faut plus, jamais arroser, élaguer. Misère ! Avec eux, ces habitants de ce monde parallèle, la vie devient savoureuse, pétillante, unique. Les choses reprennent leur importance naturelle; naissance des jeunes pousses, projets lumineux comme inventer cette couverture végétale pour végéter. Végéter à deux c'est mieux. Mort en toute simplicité des plantes et de fleurs allongées dans un cimetière amoureux entretenu. On suit jusqu'au bout dans l'espoir de comprendre le sens de cette vie si simple, Liliane la jardinière, Tourneflûr, Artichaud et tous les autres au parler magique, sensuel et rigolo. Ils nous jettent un peu de poudre de fées aux yeux et le monde change !

Martine Brés

Mi-végétaux mi-humains, ils poussent au jardin de Versailles, font les philosophes et hop ! disparaissent...

Les Gûmes

Parcours végétal et sensible ****

Par le Phun, conception et mise en scène de Phéaille

Raconter, se répéter cent fois le même souvenir d'un spectacle pour réaliser qu'au bout du compte on a presque tout oublié, alors qu'on s'était promis de ne rien oublier, rien de rien, puisqu'on n'avait jamais rien vu de pareil jusque-là. Ainsi, que reste-t-il dans mon souvenir que l'inénarrable saga des Gûmes? De cette engeance venue du fond des âges et de la terre, de ces êtres-légumes ou êtres-fleurs, êtres-racines ou êtres-arbres, dont personne n'a jamais su s'ils tenaient davantage de l'espèce humaine ou du monde végétal? On va me dire qu'on s'en fout, puisque jamais des êtres comme ça n'ont existé. Seulement moi, je les ai vus; c'est ça, le problème. C'était il y a longtemps. Je les ai vus trois fois, une fois au printemps, une fois en été, une fois en automne. Il semble, à ce qu'on me dit alors, qu'en hiver les Gûmes ne se montrent pas, occupés qu'ils sont à se consoler de la vilénie des hommes et de la désolation des jardins...

Je les ai vus trois fois, dis-je, et cependant j'ai presque tout oublié. Je les aurais vus plus souvent que je n'en saurais pas davantage. Car, entre autres pouvoirs que la Nuit leur a donnés, les Gûmes savent mieux que quiconque faire illusion. Se montrer, parader, tomber d'un arbre, faire les philosophes, discourir du sens des choses et de la vie au milieu d'un carré de choux, se faire passer pour des carottes métaphysiques...

Et puis disparaître sans crier gare, emportant avec eux jusqu'au souvenir qu'ils ont produit sur leurs spectateurs.

Personne ne connaît le mode de reproduction des Gûmes. On dit que, parfois, un spectateur se trouverait aspiré, par le seul effet d'un échange de regards, dans une autre dimension. Qu'il entrerait progressivement dans un processus de végétalisation. Et qu'il deviendrait un Gûmes (le mot n'existe pas au singulier). Je dis cela, mais ne puis en fournir la moindre preuve. Pas plus que je ne puis prouver que les Gûmes sont chargés depuis la nuit des temps de remercier les fleurs mortes d'avoir été vivantes. Et pourtant, c'est vrai.

Daniel Conrod



+33 (0)5 61 07 02 72 ✉ lephun@free.fr 🌐 www.lephun.net

Coproduction : Établissement Public du Parc et de la Grande Halle de la Villette, la Ferme du Buisson, scène nationale de Marne La Vallée, scène conventionnée de Saint-Gaudens, L'Usine lieu conventionné dédié aux arts de la rue. Aide de la DMDTS

Le Phun est soutenu par le Ministère de la Culture et de la Communication - Direction Régionale des Affaires Culturelles de Midi-Pyrénées, la Région Midi-Pyrénées, la Ville de Tournefeuille.

